

Lucienne Marguerat, St-Gall, 4 novembre 2009

A cheval sur deux cultures, une posture mal aimée mais bien suisse

0. En guise d'introduction

Je suis née à Lausanne, y ai fait mes écoles jusqu'à la maturité, puis j'ai étudié à Genève. Arrivée à Zurich il y a 40 ans, j'ai dû commencer par le début et apprendre l'allemand – le bon allemand. 5 ans plus tard j'ai passé au dialecte. Depuis ce moment, je me suis immergée dans la mentalité alémanique, me suis plongée dans la littérature alémanique et allemande avec un plaisir grandissant. A cette époque, je disais à qui voulait l'entendre qu'entre Romands et Alémaniques, les différences étaient minimes.

Le dialecte avait nettement détendu les échanges et je me sentais pleinement acceptée. Ce n'est que 20 ans plus tard que je me suis aperçue que le contact avec ma langue maternelle me manquait. Je me remis à lire en français et à suivre des émissions de radio ou de télévision dans ma langue. Durant toutes ces années passées à Zurich, j'avais bien découvert la diversité alémanique, les différences de dialectes et les multiples motifs de taquineries et de frictions entre régions. Pourtant, durant les derniers 20 ans, j'ai dû me rendre à l'évidence et reconnaître qu'entre Romands et Alémaniques n'existe pas des, mais UNE grosse différence – qu'on appelle le « Röstigraben ».

La grosse différence est-elle une question de culture ? d'identité ? d'histoire ? Pour essayer d'y voir plus clair, je me suis demandé comment la Suisse s'est faite et si les relations entre Romands et Alémaniques ont toujours été empreintes d'autant de prudence et de respect qu'aujourd'hui. La réponse est non. On verra que les époques de tension font ressortir les non-dits entre majorité et minorité. La dernière question concerne notre humour : existe-t-il un humour typiquement suisse ? Les quelques exemples que vous allez voir me semblent montrer que, oui, les Suisses ont souvent le même regard malicieux sur leurs faiblesses.

1. Mille manières d'être suisse ou : la Suisse existe-t-elle ?

1.1

Le Röstigraben n'est pas une invention. Il fait partie depuis la 1^{ère} guerre de l'inventaire de l'identité suisse. Il est invoqué au moindre semblant de différences entre Alémaniques et Romands.

Il existe bel et bien une différence de culture entre Romands et Alémaniques. Le sentiment d'appartenance est autre : d'abord du fait de la langue, rattachée à deux vastes régions culturelles distinctes (pays francophones et germanophones). Ces régions ont eu elles-mêmes des destinées séparées, rattachées l'une à la sphère d'influence des Germains, l'autre à celle des Romains.

Et puis, et pour cette raison, 5 des 6 cantons romands ne se sont joints aux autres que relativement tard. Des 6 cantons francophones, seul FR est entré à la Diète en 1481. 4 cantons n'ont rejoint les autres qu'au 19^e siècle : VD (1803), GE (1813), VS (1815) et NE (1848). Enfin le JU s'est constitué en canton il y a 30 ans seulement.

1.2

Les relations entre Alémaniques et Romands ne sont pas non plus les mêmes. C'est que le rapport de force n'est pas équilibré. Les uns représentent une petite minorité, les autres une forte majorité : 1 habitant sur 4 seulement est romand, et 6 cantons sur 26 parlent français dont 2 en partie seulement. Au risque d'offenser les Vaudois : Sans les banques, le tourisme et les organisations internationales de Genève, les Romands seraient un poids-plume économique dans la Confédération et la co-existence entre régions linguistiques une mission

impossible. Pourtant, pourtant, il semble bien que la Suisse romande montre depuis 10 ans un dynamisme économique et scientifique supérieur au reste de la Suisse.

François Cherix, dans son récent ouvrage consacré à *La question romande* constate à la suite de recherches historiques et sur le terrain que les Romands ont une attitude ambivalente à l'égard du gouvernement central. Leur position de faiblesse leur dicte la prudence et le respect. En même temps, les déceptions les ont rendus méfiants et même résignés.

1.3

Cela dit : Les Suisses sont-ils constitués de 2 blocs et ces blocs sont-ils homogènes ? Loin de là.

La Suisse n'a jamais été ni homogène ni harmonieuse. Elle a au contraire une longue histoire de luttes intestines, sur toutes sortes de variations : paysans contre aristocrates, cantons catholiques contre protestants, campagne contre villes, villes contre villes, cantons contre cantons, cantons contre « Berne ». Entre Bâlois et Zurichois, ou entre Lausannois et Genevois, il y a longtemps qu'on ne s'aime pas.

Notre pays s'est formé au cours des siècles comme un puzzle, par ententes et scissions progressives, toujours sous la pression de menaces extérieures. Nous sommes fiers de nous dire « Willensnation ». En fait, vu dans un raccourci de 5 siècles, ce sont nos querelles diverses qui ont fabriqué la nation. D'aucuns résument notre histoire comme celle d'une unification non pas dans la diversité mais dans les disputes. On dit aussi que la paix des Suisses est issue de leurs querelles continues.

Les animosités sont coriaces. Encore aujourd'hui, à l'heure de la mobilité entre villes, cantons et régions linguistiques, la méfiance règne entre villes, cantons, régions et vis-à-vis de « Berne ». La « souveraineté » est un argument-massue pour refuser les changements entre communes ou cantons. Bien des communes se cabrent contre les propositions très raisonnables de fusion. Les préjugés entre Suisses se transmettent de génération en génération : les Bernois sont lents, les Bâlois avarés, les Zurichois arrogants, les Genevois grandes gueules, les Fribourgeois crasseux, les Vaudois roublards etc. etc.

1.4

Au positif, nous, les Suisses, avons appris à trouver des ententes après chaque nouveau conflit. A maintes reprises, nous avons fini par faire le poing dans nos poches et par nous arranger des différences. C'est notre faiblesse qui nous a dicté de faire prévaloir la raison sur nos envies de nous étripier. C'était ça – survivre en grinçant des dents - ou nous faire engoutir par les puissances avoisinantes. Nous nous sommes donc construits en optant pour le pragmatisme - contre l'héroïsme. Un ex. : le major Davel, un vrai héros vaudois, voulut au printemps 1723 libérer le peuple vaudois du joug bernois. Il a marché sur Lausanne à la tête de 400 hommes. Arrivé au château, il voulut obtenir l'accord des autorités locales, donc vaudoises. Elles, par contre, ont pris peur et, au lieu de le soutenir, l'ont attiré dans un guet-apens puis l'ont fait décapiter pour haute trahison.

Nous avons à de nombreuses reprises accepté de faire des compromis par souci de survie face à nos voisins puissants. Nous nous identifions volontiers à des paysans amoureux de leur liberté et aimons croire que nous devons notre indépendance à nos mérites et notre savoir-faire. Pourtant, si nous avons accédé au statut de nation, c'est grâce à des intellectuels libéraux qui ont œuvré à la constitution des Etats-Unis et s'en sont inspirés pour la Suisse (1848). La neutralité garante de notre indépendance – que nous pensons avoir « dans le sang » -, nous la devons aux puissances européennes qui nous l'ont accordée à ce moment-là, dans leur intérêt commun, en raison de notre position géographique centrale.

1.5

Les Confédérés n'ont jamais accepté l'idée d'une nation « une et indivisible ». Ils n'ont pas « marché » avec le courant nationaliste du 19^{ème} siècle qui a donné à l'Europe son visage actuel. D'où l'échec retentissant de la République Helvétique imaginée par Napoléon. Ils ont toujours tenu énormément à leur indépendance, une indépendance définie au niveau de la

commune et du canton. Ce patriotisme en mini-format, cet attitude de « méfiance, méfiance » - qu'on attribue (à tort !!) aux seuls Vaudois - les a protégés de maintes aventures hasardeuses mais les a aussi freiné dans leur évolution en tant qu'Etat.

On dit par ex. de la Diète (organe de décision avant la constitution) qu'elle se comprenait essentiellement comme une instance de gestion des affaires intérieures et qu'elle n'avait aucun intérêt pour la politique extérieure. N'ayant pas de visées collectives, elle n'avait pas de désir d'expansion. Ceci lui a épargné des conflits armés avec l'extérieur. Mais à cause de sa vision « ras les pâquerettes » elle a également manqué des occasions de rêve en ne réagissant pas ou trop tard aux événements, au moment par ex. où elle aurait pu se voir accorder Mulhouse, la Veltline ou la Savoie.

1.6

En 1848, à la naissance de la Confédération telle qu'elle est aujourd'hui, à l'exception du JU, la Suisse a pris grand soin de respecter l'esprit cantonaliste en ne déléguant aux structures nationales que le strict nécessaire, et même là, en donnant aux délégués des cantons un poids considérable puisque les parlementaires du National ne peuvent rien décider sans l'accord des Etats.

De plus, nos structures sont construites sur le principe de la représentation proportionnelle, entre partis, régions linguistiques, cantons etc. Les processus de décision se font par une mécanique compliquée au niveau fédéral, cantonal, communal, avec des devoirs de consultation et droits de recours entre tous les organes politiques et tous les groupements d'intérêt, jusqu'aux personnes individuelles (référendums et initiatives). Le résultat est un immense respect des particularismes et des traditions des cantons. Le grand désavantage, de plus en plus évident aujourd'hui, est l'extrême lenteur des réformes au plan national (monnaie, poste, système pénal, éducation, impôts, santé).

Notre lenteur, c'est également notre prudence. Nous nous en félicitons si nous lui devons, entre autres facteurs, d'avoir été miraculeusement épargné par les guerres qui ont ravagé l'Europe jusqu'en 1945.

Ce qui est sûr, c'est que les processus de réformes peinent de plus en plus à suivre le rythme de la politique internationale. Les E-U et l'Allemagne ont été par ex. stupéfaits d'apprendre que nous comptions non pas en mois mais en années le temps nécessaire à l'élaboration des nouveaux contrats de double imposition fiscale avec d'autres pays. Pourtant, bravo, notre gouvernement a là reconnu le signe des temps. Il a su accélérer le mouvement et conclure les 12 contrats requis en un temps record de quelques mois – sous réserve de votation contraire.

1.7

Un autre désavantage de ces structures, note le chercheur François Cherix, concerne directement les Romands : c'est qu'à force de privilégier les souverainetés cantonales, les régions linguistiques, elles, sont émiettées et annulées. Ce « gommage » des entités culturelles correspond bien au discours officiel du gouvernement pour lequel seule l'harmonie, et pas la diversité, entre les cultures est un motif sans cesse répété de fierté. C'est comme si la Suisse s'en vantait comme une litanie mais en fait ne savait que faire de cette richesse culturelle ou même la craignait.

Aussi, puisqu'aucune structure n'est prévue qui lui permette de s'exprimer d'une voix commune, la minorité romande « n'existe pas » politiquement. Les Romands ne sont pas habitués à se coordonner et à s'exprimer à Berne d'une seule voix, et cette faiblesse structurelle fait que très souvent ils baissent les bras, se détournent de leur pays ou même se complaisent dans un rôle de victime.

Correctif : durant les derniers 10 ans, les Romands semblent bien avoir une phase propice. Ils discutent de la création de « régions » (arc lémanique, plateau), et les signes de vigueur économique et idéale pourraient aboutir à des changements durables.

1.8

C'est donc là une attitude « pur suisse » qui nous unit tous : notre souci constant du consensus. Il a représenté une force certaine au cours de nos 150 ans d'histoire. Mais il signifie aussi que des qualités comme l'audace et la passion passent à la cave dans notre

échelle de valeurs. Les esprits créateurs, dans l'économie, les arts, les lettres etc. ont souvent exprimé leur désespoir devant l'étroitesse des vallées et des mentalités. Nous le disons d'ailleurs volontiers : chez nous, et pas seulement en politique, il n'y a pas de place pour les grands Egos. Ceux qui gagnent nos coeurs sont en général les esprits ni trop brillants ni trop originaux, ni trop ambitieux.

Aussi nos écrivains, régisseurs, artistes etc. sont souvent des Suisses malheureux, très critiques de leur pays, exilés volontaires à Paris, Berlin, New York – là où l'air est plus libre et les horizons plus ouverts.

2. Le Röstigraben

2.1

Dans les cercles politiques, la prudence et le respect sont donc de rigueur. Les parlementaires alémaniques s'efforcent de ménager les susceptibilités et gagnent immédiatement des points chez les Romands dès qu'ils s'essaient à parler français. Les Romands de leur côté sont très conscients de représenter la voix de la minorité, ses besoins, ses circonstances particulières etc. Ils sont sur leurs gardes pour prévenir les faux-pas des collègues alémaniques ou pour se précipiter pour apaiser les esprits romands quand besoin est.

Pourquoi alors vouloir revenir sur le Röstigraben ?

C'est que cette recherche constante du compromis a pour conséquence d'escamoter les conflits. Et même « politiquement incorrectes », les animosités des Romands à l'égard des Alémaniques sont bien là. Elles sont peut-être dormantes, mais la sensibilité des Romands est à fleur de peau.

Les francophones en visite à ZH s'énervent en s'apercevant que malgré des années d'apprentissage de l'allemand, ils ne comprennent pas un traître mot de la langue parlée. Et les consommatrices romandes s'agacent des textes en petit nègre sur les articles des grands distributeurs etc.

2.2

En prolongeant la pensée officielle, on pourrait penser que la diversité des affinités et des références émotionnelles entre les régions linguistiques devrait servir à sauver la Suisse de l'ennui et à ajouter une note « multi-culturelle » à son charme.

Mais en fait, les enjeux émotionnels, s'ils sont souvent peu visibles, n'en sont pas moins puissants. Pour peu que des valeurs importantes soient en jeu, les mentalités peuvent se heurter violemment et voilà la Suisse non plus pacifique, comme elle aime à se voir, mais déchirée. Durant les 40 ans passés à Zurich, un épisode m'est resté en mémoire où la violente flambée de colère des Romands m'a fait peur. C'était en décembre 1992, au lendemain du non à l'EEE (Espace Economique Européen). Les opinions s'étaient polarisées de part et d'autre de la Sarine. Deux conseillers fédéraux romands s'étaient jetés dans la bataille pour l'adhésion. C'était devenu de part et d'autre une affaire identitaire. Si bien que, une fois les résultats du vote connus, les cantons romands, qui avaient sans exception voté nettement pour (56-80 % de oui), ont laissé éclater leur colère devant l'opposition écrasante des Alémaniques (qui avaient, à part les 2 Bâle, opposé un refus massif avec 51,5-74,5 % de non). Les politiciens suisses allemands n'en revenaient pas. Il s'en est suivi durant des semaines une succession de déclarations lénifiantes et de démonstrations pacifiques (séances, création de commission d'entente etc.). Les Alémaniques faisaient penser à un matou tout étonné d'avoir fait mal à sa souris préférée. Les esprits se sont finalement apaisés mais on avait eu chaud.

Par la suite, lors des 5 votations sur l'Europe qui ont suivi, la scission ne s'est plus reproduite. Au point qu'à la suite de la dernière votation, un chercheur romand a constaté que l'idéalisme pro-européen des années 1990 avait complètement disparu en Suisse romande. Après cet éclat, le peuple suisse s'était à nouveau retrouvé toutes cultures

confondues sur sa ligne pragmatique habituelle et avait fait « un choix de raison » comme disent nos politiciens.

D'après les politologues, c'est le niveau d'abstraction de la question qui expliquerait la flambée de 1992. La question « Etes-vous pour l'adhésion à l'Espace Economique Européen ? » était une question de principe qui avait fait appel à des idées reçues carrément opposées des deux côtés. La différence de mentalité avait éclaté au grand jour. Pour les francophones, l'Europe évoquait l'idéal d'une union des Etats pacifiée et égalitaire, telle que l'avaient prônée une série de grands hommes politiques français à la suite de la catastrophe de la 2^{ème} guerre. Au contraire, la question de l'Europe avait rappelé aux Alémaniques les souvenirs effrayants de la « nouvelle Europe » du 3^{ème} Reich. Mon hypothèse est que, alors que leurs compatriotes alémaniques avaient vu l'intégration dans l'Espace européen comme une menace à l'autonomie du pays, les Romands y voyaient avant tout l'espoir d'une revalorisation de leur identité collective au sein d'un grand espace culturel francophone. Ce sont ces espoirs déçus qui expliqueraient leur colère amère.

Je me souviens avoir ravalé ma tristesse et ma colère devant la « claque » assénée par les Alémaniques. Je ne me suis rendu compte moi aussi qu'à ce moment-là de ma sensibilité différente, de Romande justement, à la question de l'Europe.

2.3

Il est un drame qui s'est joué plus avant dans l'histoire dans les rapports entre Alémaniques et Romands et qui donne la pleine mesure de la profondeur du fameux Röstigraben. Ca s'est passé durant la 1^{ère} guerre mondiale 1914-18. Là, le pays a failli se scinder en deux le long de la ligne de la Sarine. C'est de cette époque que date l'expression « Röstigraben ».

Dès l'invasion de la Belgique par l'Allemagne et durant les 4 années de guerre, les sympathies pro-germaniques dans la Suisse orientale, même dans les hauts-cadres de l'armée et de la politique, jusqu'au général Wille, lui-même d'origine allemande, créèrent des tensions croissantes. Les Romands accusèrent le Conseil fédéral de sympathies pro-germaniques et même de soutien à l'agresseur par sa passivité. Il y eut des scandales politiques qui confirmèrent les soupçons. Les Alémaniques traitèrent les Romands de « mauvais patriotes » et de séparatistes. Ils les accusèrent de miner la défense nationale, de diviser le pays et même de vouloir l'entraîner dans le conflit armé. La presse fut accusée d'envenimer les choses, et la censure fut introduite par les cantons et le conseil fédéral. Dans le même temps, des intellectuels fondèrent en toute hâte des associations pour promouvoir les échanges entre les deux cultures. Quand finalement l'Entente remporta la victoire, la Suisse avait passé tout près de la catastrophe.

Lorsque la deuxième guerre mondiale éclata, le pays menaçait à nouveau de se retrouver divisé par des sympathies opposées. Le gouvernement voulut éviter à tout prix de répéter l'expérience cuisante de la guerre précédente. Il opta pour une politique neutraliste de « repli sur soi » (Einigelung) en se démarquant avec soin des puissances de l'Axe et en gelant les contacts avec le gouvernement de la France occupée (Vichy). Un programme de propagande nommé « défense spirituelle nationale » (geistige Landesverteidigung) insistait sur les liens qui unissent les Suisses, leurs valeurs communes, l'amour du terroir, la liberté, la solidarité etc. Il était aussi très important de marquer nos différences d'avec l'Axe. C'est de là que datent le « Sonderfall » suisse et l'idée de la « Willensnation », en opposition à la « nation naturelle » prônée par le 3^{ème} Reich (unité linguistique, confessionnelle et culturelle). Le dialecte aussi a été mis à contribution dans le combat culturel contre l'Allemagne. On laissa largement tomber l'usage de l'allemand pour faire place au dialecte, et un allemand « helvétique » fut imposé à la presse et à la radio.

Depuis, la doctrine officielle s'applique à minimiser les divisions en répétant la mantra de l'harmonie entre les régions linguistiques.

2.4

C'est peut-être bien de cette prise de distance forcée que les Alémaniques ont gardé leur crispation à l'égard du voisin du Nord, ce mélange d'admiration et de bravade, qui m'avait frappée à mon arrivée à ZH. Il me semble que si l'attitude des Romands, elle aussi ambivalente, est quand même plus détendue par rapport à leurs voisins de France, ce pourrait être parce qu'ils n'ont pas eu à combattre leurs affinités pour la culture française.

Un autre épisode, plus récent, où je me suis à nouveau sentie très romande : ce fut à la violente flambée de colère provoquée par les remarques de Peer Steinbrück, alors ministre allemand des finances, sur le secret bancaire. La comparaison des Suisses avec des Indiens pourchassés par la cavalerie ennemie, et le sourire sarcastique qui l'a accompagnée, les ont profondément humiliés. La Suisse romande, par contre, a suivi cet épisode avec surprise et intérêt mais sans grand émoi. La levée de boucliers dans les médias alémaniques, et parmi les politiciens de toutes couleurs, jusqu'aux conseillers fédéraux, l'indignation et la hargne qui se sont déchaînées contre nos voisins rappelait la colère des Romands en décembre 1992. Là aussi, d'un jour à l'autre, la pensée était devenue unique et le climat polarisé. Ceux qui avaient auparavant demandé la révision du secret bancaire, ou critiqué la politique attentiste du conseil fédéral, ne bougeaient plus. Un parlementaire alla même jusqu'à exprimer en pleine assemblée nationale ce que beaucoup pensaient sans oser le dire, en parlant de « l'Allemand détestable » (der hässliche Deutsche) à propos de Steinbrück et en le comparant à un soldat SS. Des courriels furent envoyés au ministre le traitant de « sale gueule de Nazi » (Nazifresse), lui, un enfant de l'après-guerre! Quant à Ulrich Thielemann, prof. d'éthique économique à la Haute Ecole de SG – un Allemand installé depuis 20 ans en CH – il osa parler devant une commission parlementaire allemande du « manque de conscience de leurs torts » de la part des Suisses (mangelnde Unrechtsbws), et évita de justesse de se faire congédier pour « trahison » de l'esprit de la haute école!

3. Les préjugés des uns et des autres

3.1

De quoi ont l'air les préjugés de chaque côté sur les « autres » ?

Il n'y a pas de symétrie dans les idées que se font les uns et les autres sur « l'autre côté ». Le « ton » n'est pas le même, nettement plus « méchant » du côté romand. Alors que les Suisses-allemands glissent parfois des critiques souriantes à l'égard des « Welsches » ou des « Latins », les Romands, eux, les affublent de toutes sortes de surnoms peu aimables : les Totos, Stauffires, Staubirnes, Köbis, Bourdons, Fritz, Schnoques. Ils caricaturent d'emblée, comme pour montrer les dents à plus fort qu'eux.

Ce n'est qu'une fois rendue à Zurich que je me rendis compte de la mesquinerie des préjugés romands. Mes propres préjugés ont mis du temps à s'estomper, mais j'en ai vite éprouvé de la gêne.

Alors que mes nouvelles connaissances m'accueillaient avec un enthousiasme et un attendrissement inattendus (« La petite Welsche », le charme de son accent), j'étais en butte à mes propres préventions. Le son du dialecte me semblait barbare. Les gens me paraissaient incultes parce qu'ils avaient d'autres références culturelles. Je leur en voulais de m'imposer Goethe que je connaissais mal alors qu'eux ne réagissaient pas au nom de mes chers existentialistes français. Et puis, maîtrisant mal le dialecte, je trouvais leurs plaisanteries pas drôles ; alors que mes propres tentatives d'humour ne passaient pas ou, pire, vexaient.

3.2

Quels sont ces clichés qui m'empêchaient de m'ouvrir à la culture suisse-allemande comme je l'aurais fait dans un pays étranger ? Les chercheurs nous disent que les préjugés sont extraordinairement rigides et perdurent durant des décennies de part et d'autre.

Les Alémaniques ont une vue plutôt flatteuse des Romands : à leurs yeux, ceux-ci sont charmants, fantaisistes, railleurs, mais aussi peu sérieux, peu travailleurs, peu disciplinés et anti-militaristes ; leur accent français est très joli. Ce portrait n'a cependant pas grand'chose à voir avec la réalité, et se rapproche tout au plus du type des Genevois – il me semble. En fait, et c'est plutôt amusant, le portrait ressemble de près à ce que les Romands pensent des Français !!

Le portrait des Suisses allemands tracé par les Romands est moins aimable : ils sont d'après eux par trop travailleurs, sérieux et entreprenants, entendez : ils sont ennuyeux, sans humour, autoritaristes et militaristes ; et leur accent est une source inépuisable de plaisanteries. En forçant la note, on peut voir apparaître en filigrane les caricatures de l'« adversaire », d'un côté des révolutionnaires français sans foi ni loi, de l'autre des sauvages teutons bornés.

3.3

S'il est vrai que les visions caricaturales représentent une projection de ce que le groupe veut éliminer pour garder intacte son image de soi idéale, alors l'horrible Teuton pourrait bien être l'incarnation d'une volonté de pouvoir qui fait peur aux Romands et qu'il leur faut nier pour survivre dans la Confédération. Pour compenser, ils mettraient leur orgueil dans des qualités comme la souplesse, l'individualisme, l'originalité etc. Autre conséquence : ils se verront volontiers des victimes (d'un pouvoir brutal). Quant aux Alémaniques, le révolutionnaire infantile représenterait pour eux quelque chose comme la puissance de mobilisation des utopies, dont ils se méfient comme de la peste. Ils vanteront au contraire leur sens des responsabilités, leur réalisme et leur amour du terroir et des traditions. En conséquence, à force de vouloir faire au mieux pour tous, ils auront tendance à se prendre pour tous et à oublier qu'il y en a d'autres. Et les protestations des Romands leur paraîtront alors immatures et injustes.

4. A cheval sur 2 cultures

4.1

Après 40 ans d'exil à ZH, et une première phase d'intégration qui se voulait assimilation, j'ai donc finalement renoncé à vouloir « appartenir » à 100 %. Aujourd'hui, la question d'une appartenance exclusive à l'un ou l'autre côté ne me tourmente plus. J'en arrive aujourd'hui à prendre plaisir à changer de cheval à loisir et à être assise tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre culture.

J'ai appris à aimer et admirer la mélodie, la finesse et la magnifique logique de la langue allemande. J'aime beaucoup l'écriture suisse des écrivains alémaniques. Une fois le dialecte acquis, j'ai même pu accéder à l'humour suisse allemand et apprécier l'expressivité des mots et la drôlerie des expressions. Ce n'est plus aujourd'hui une souffrance mais au contraire un grand amusement que de me retrouver comme une touriste dans ma ville, Lausanne, et de noter les changements qui s'opèrent dans la langue, les comportements, les lieux, la nourriture etc. Ce n'est pas simple mais certainement riche en enseignements de ne pas appartenir complètement ni d'un côté ni de l'autre.

Pourtant, changer de cheval a ses limites et j'ai dû me rendre à l'évidence : certaines différences restent insurmontables. Le « r » roulé bref du dialecte zurichois par ex. s'est définitivement refusé à moi et j'ai dû en rester à mon « r » français qui trahit mes origines. Ou bien certains mots français adoptés par le dialecte ne passent pas mes lèvres, comme le « ägsküsi » ou le « märsi » des Alémaniques.

4.2

Enfin, il est un domaine qui vit à tel point de « l'esprit » de la langue qu'il faut y être né je crois pour vraiment le pénétrer: c'est la poésie. En remarquant l'effort intellectuel que me demande la poésie allemande, comparé au plaisir émotionnel et sensoriel immédiat que me procure la poésie française, j'en ai conclu que la mémoire émotionnelle de la langue allemande me manquera toujours. Impossible d'acquérir pour l'allemand ces associations émotionnelles autour des mots, sans doute liées à l'apprentissage de la langue maternelle,

qui font l'enchantement des poèmes. Impossible non plus de le reproduire dans une autre
Prenons, par ex., les vers de Verlaine:

Les sanglots longs des violons de l'automne
Bercent mon cœur d'une langueur monotone

Je ne peux m'imaginer comment rendre en allemand ou toute autre langue l'harmonie parfaite du rythme, de la mélodie et du sens.

A l'inverse, un poème allemand transposé en français n'aura jamais les qualités de l'original. Je prends pour ex. un poème simple d'Erika Burkart dont je crois parvenir à « sentir » le charme.

Gartenlektüre

Ein Insekt. Seite vierzig.
Es war weiss und so klein,
wie ich nie zuvor etwas
gesehen hatte.
Es sass auf dem Buchstaben X,
an jenem Tag las ich
kein Wort mehr.

Ma tentative de traduction française est un pauvre reflet de l'original qui laisse le poème comme exsangue:

Lecture de jardin

Un insecte. Page quarante.
Il était blanc et si menu,
comme je n'en avais jamais
vu auparavant.
Il était posé sur la lettre X,
ce jour-là je n'ai
plus rien lu.

4.3

C'est l'immersion dans une autre culture qui, paradoxalement, nous ouvre les yeux sur ce qui fait notre propre culture. Et pourtant, tout en ayant une conscience plus nette, notre sentiment d'appartenance à la culture d'origine s'assouplit et se relativise à mesure qu'on apprend à aimer la nouvelle culture et que tombent les préjugés. Aujourd'hui, je me sens plus romande qu'à mon arrivée à ZH – c-à-d que je sais mieux ce à quoi je tiens dans ma culture d'origine.

Dans le même temps, en passant d'une culture à l'autre, j'ai découvert notre conscience commune de Suisse et que je suis plus « suisse » que je ne le pensais. Partant de mon ex., je ne suis pas sûre que les Romands se rendent compte du solide fond « suisse » qui les unit à leurs compatriotes alémaniques.

Le problème des Romands est que leurs racines vont à peine au-delà de leur canton, tout au plus jusqu'à leur région (Léman, plateau, Jura etc.). Leurs intérêts, journaux, programmes de télévision sont pour une grande part occupés par leur mère culturelle la France. Et puis leur vue sur la Suisse est brouillée par les symboles créés de toutes pièces, le serment du Grütli, Guillaume Tell etc. Les Romands ne se retrouvent pas dans les mythes de la Suisse primitive et leur Suisse est leur coin de pays.

Les Alémaniques, par contre, n'ont pas de difficultés à se sentir non seulement Bâlois ou Thurgoviens mais aussi suisses. Pourtant leur Suisse aussi est partielle et s'arrête à la Sarine. Parce qu'ils les connaissent mal, les Alémaniques n'incluent pas les minorités latines dans leur sentiment national. Résultat : comme c'est eux qui généralement orientent

la politique et font avancer l'économie du pays, leur Suisse sera LA Suisse, et les Romands eux auront peu conscience de leurs attaches historiques et culturelles au pays.

5. L'humour est-il aussi divisé ?

A l'occasion de l'exposition Witzerland consacrée à la satire en Suisse qui a lieu à ZH d'avril à septembre 2008, différents chercheurs se sont penchés sur l'humour suisse. Certains des organisateurs ont parlé de « l'humour latin », moins présent à l'exposition que « l'humour alémanique ». Y a-t-il donc un humour proprement « latin » et un humour « alémanique » ? Mes recherches personnelles sur les dessins satiriques suisses m'ont amenée à constater à ma grande surprise que non, que les dessinateurs suisses, d'où qu'ils soient, semblent bien avoir une manière commune, bien « suisse ». Ils sont au plus drôle lorsqu'ils nous présentent un miroir de nos ridicules – de nos singularités, faiblesses, contradictions, etc. - avec finesse et poésie. Pour ce qui concerne le dessin satirique en tout cas, on peut parler d'un humour proprement suisse.

Le catalogue de l'exposition nous enseigne que l'humour contribue à l'hygiène d'un peuple car il permet sans en avoir l'air d'exprimer l'agression et aussi l'auto-critique. Rire de soi est libérateur et a un grand potentiel créatif.

Mais les Suisses ne rient pas franchement, constate l'historienne Ursula Pia Jauch, ils se moquent plutôt. Et puis, ils n'ont pas peut-être pas envie de rire parce qu'ils ont souvent été la risée des autres.

Notre humour, dit U. Jauch, est plutôt grinçant, c'est essentiellement de l'auto-dérision. Il laisse transparaître une certaine haine de soi, liée à notre complexe d'infériorité face à l'étranger. Elle compare notre humour à celui des Juifs – ce qui est plutôt flatteur. Comme eux, nous aurions développé un humour critique et quasiment philosophique, qui nous révèle des vérités sur nous-mêmes.

Ainsi, notre humour exprime une forme de sagesse que nous avons en commun. Cette sagesse est à mon avis un espoir, non seulement dans le sens que, par sa créativité, l'humour fait de nos faiblesses une force. Mais aussi parce que de rire de nous-mêmes sans passer par la langue nous permet de franchir la barrière culturelle et de nous découvrir un regard commun sur nos frustrations et nos malaises.

Mais jugez-en vous-même...

[projections]
